



L'ESPÉRAIR

ORGANE DE LIAISON
DES PRISONNIERS DU STALAG VC

N° 26

FÉVRIER 1944

Monsieur le Maréchal,

Pour la quatrième fois, les Prisonniers voient devant eux s'ouvrir une nouvelle année d'exil.

Instruits par une attente déjà longue, assagis grâce à leurs déceptions, ils ne croient plus que le destin se laisse infléchir au gré de leurs souhaits; mais s'ils ont congédié les illusions, ils n'ont pas perdu l'Espérance ni toute foi en la vertu d'un rite traditionnel. C'est pourquoi mes compagnons de captivité ont désiré qu'en leur nom je vous présente, Monsieur le Maréchal, leurs vœux très respectueux.

Ces vœux s'adressent à votre personne; ils s'adressent aussi à cette Patrie lointaine, toujours présente en nos cœurs, et dont vous êtes à la fois le symbole et l'irréprochable gardien.

Daignez les agréer, Monsieur le Maréchal, en même temps que l'assurance de notre dévouement et de notre fidélité.

Paul VOLLETTE

Homme de Confiance du Stalag VC.

H° P 1071 RS

Espoirs Nouveaux . . .

Avec ce premier numéro de l'année, les collaborateurs d'« ESPOIR » vous présentent, chers camarades, leurs meilleurs vœux. Inutile de détailler par le menu, nous sommes certain de nous comprendre parfaitement... Un seul mot les définit et les contient tous : la liberté. Il n'en est pas de plus cher au cœur des captifs. Alors, que 1944 fasse éclore sous nos pas la liberté avec toutes ses heureuses conséquences.

Une année qui commence, c'est une nouvelle tranche de vie, et partant d'espoir qui nous est offerte. Nous accueillons 1944, comme ses devancières, sans aucun scepticisme, mais aussi sans vaines illusions.

Marquera-t-elle la fin de notre interminable captivité ? Nous aimons à le croire, nous vivons dans cette attente. Cependant comme tout le monde, nous l'ignorons...

Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que l'année nouvelle sera, dans une large mesure, ce que nous la ferons.

Ne demandons pas à d'autres, ce qui ne peut venir que de nous-mêmes. Raidissons-nous davantage encore devant l'adversité, soyons hommes, soyons Français, plus et mieux que jamais.

Le problème consiste pour nous à « durer ». Ce n'est pas facile, nous l'expérimentons chaque jour. Il nous faut pourtant y parvenir, et utiliser dans ce but tous les moyens à notre disposition. Souvenons-nous sans cesse, qu'un jour viendra où nous rentrerons chez nous.

Alors, pas de laisser-aller, pas de bêtises, maintenons-nous en bonne forme et même progressons. Nous n'avons guère à l'heure présente de devoir plus sacré, nous n'avons pas de moyen plus sûr de témoigner notre amour à ceux qui nous chérissent, de « servir » la France.

Un léger vent de « relève » a soufflé timidement et par deux fois sur notre Stalag, dans le courant de décembre. Reprise, ou hasard inattendu ? On ne nous l'a pas confié, et puis qu'importe !

Quoiqu'il en soit, ce bon vent nous a enlevé une grosse centaine de camarades qui, grâce à lui, auront eu l'incomparable joie de passer en famille les fêtes de Noël et du Nouvel-An. Ils se sont laissés emporter sans faire de résistance vers notre douce France.

Notre ami André Laffont faisait partie du deuxième convoi. Avec lui, notre journal perd le dernier de ses fondateurs encore présent, mais surtout un précieux animateur et un collaborateur de talent.

Son départ nous prive d'un ami au cœur d'or, d'un compagnon franc, sincère, dévoué, possédant au plus haut point les solides qualités qui conquièrent et attachent. Très justement estimé de tous ceux qui l'ont connu, notre ami ne laisse au camp que des regrets.

Depuis peu au journal, nous regrettons que s'interrompe aussi tôt une collaboration à peine ébauchée, mais déjà fructueuse. Le bonheur qu'il a retrouvé en rejoignant les siens, nous console de la peine égoïste ressentie à l'occasion de son départ.

Tu connais, ami lecteur, pour l'avoir lue déjà bien souvent, cette phrase du Maréchal : « Rejetez tout ce qui divise, pour ne retenir que ce qui unit. »

Eh bien ! ami lecteur, nous la faisons nôtre, nous la prenons plus spécialement ici, comme règle de notre action, considérant que tous nos efforts doivent tendre, d'abord, vers une union plus forte et plus profonde de tous les Français. Dans les circonstances présentes, ce souci domine et prime tous les autres. Nous ne résisterons à l'adversité persistante et croissante, qu'autant que nous serons étroitement unis. Rien de sérieux ne pourra être entrepris en vue de l'avenir, sans la réalisation préalable de notre accord.

Tu te dois aussi de faire un effort en ce sens. Tu te sentiras beaucoup plus fort pour supporter les misères quotidiennes de la captivité, et pour œuvrer en vue du lendemain, si tu parviens à faire cesser les querelles stériles qui caractérisaient jusque-là tes rapports avec tes compagnons.

« ESPOIR » a besoin de ton concours et de ta sympathie, pour vivre, grandir et prospérer. Sois généreux, ne lui ménage ni l'un ni l'autre. « ESPOIR » est fait pour toi, c'est entendu ; il doit l'être aussi par toi dans une large mesure. Tu l'as déjà compris.

« ESPOIR » est l'organe de liaison des prisonniers de notre Stalag. Ceux qui le dirigent n'ambitionnent qu'à rendre cette liaison effective, vivante, attrayante. Aide-les !

De nombreux camarades ont bien voulu nous exprimer leur satisfaction à propos de notre numéro de Noël, et, plus particulièrement, de sa présentation.

Une précision s'impose à ce sujet : La très belle décoration de notre couverture était due au talent de notre ami Paul Vollette, homme de confiance. C'est à la suite d'une erreur matérielle que la signature de l'auteur a disparu au « clichage ». Nous nous en excusons bien vivement auprès de notre ami.

Dans ce numéro, nous accordons une large place aux comptes rendus des spectacles et manifestations organisés à l'occasion des fêtes de Noël et du Nouvel-An, aussi bien au Camp que dans les Kommandos.

L'activité déployée par nos camarades, les très belles réussites qu'ils ont obtenues, grâce à de longs et patients efforts, apportent la meilleure réponse aux affirmations des « éternels pleurnichards » qui se plaignaient, il y a quelques semaines encore, à pronostiquer une célébration inexistante des fêtes. N'étions-nous pas — à les entendre — las, découragés, abattus, incapables de réaction ?

La vérité, c'est que partout les fêtes ont été soulignées avec le plus grand éclat possible, mais aussi avec une gravité inaccoutumée. La tristesse de ces fêtes vécues pour la quatrième fois — quand ce n'est pas la cinquième — hors de nos foyers, se mêlait en nos cœurs à l'invincible sentiment d'espérance engendré par le passage de Noël et l'arrivée d'une année, vierge de toute déception, grosse de nos plus chers espoirs.

Partout la chaude et précieuse camaraderie des barbelés a facilité l'éclosion de l'entrain indispensable à ce genre de réunion.

Jean CATHERIN.



La visite à l'infirmerie

Faut vous dire que je suis venu au camp comme libérable. Ça c'est une drôle de veine. Je ne m'y attendais pas. J'étais bien tranquillement chez mon baour à soigner mes vaches quand le wachmann est venu m'annoncer ça, j'en revenais pas. Ça doit être un coup d'un cousin à la tante à ma femme. Celui-là quand je le coïngérai... Bref, me voilà au camp. Comme je m'embétais, vu que j'avais rien à faire en attendant le départ, je me suis pensé que je pourrais bien me faire passer une petite visite, surtout que ça coûte rien et puis on sait jamais. On peut avoir des trucs qui fonctionnent mal et qu'on s'en doute pas. C'était l'occasion ou jamais.

Je me fais donc inscrire pour la visite. Le lendemain matin on nous rassemble par deux, et, en avant marche vers l'infirmerie. J'y étais jamais venu dans cette baraque. C'est formidable. On y entendrait une mouche voler tellement c'est calme; faut dire que sur une pancarte suspendue au milieu du couloir y a écrit SILENCE, en grosses lettres pour rappeler les récalcitrants à l'ordre, s'il y en avait. Ça m'a impressionné (les malades doivent pouvoir bien s'y reposer; y paraît qu'on leur apporte le cacao au lit le matin ou du café au lait pour ceux qui aiment pas ça, mais j'ai pas vérifié).

On nous met dans la salle d'attente, où qu'y faisait bien chaud en se serrant un peu les uns contre les autres, et on attend bien sagement. Pas longtemps; ça commence tout de suite. Y a un infirmier qui vient appeler les noms, et les appelés sortent: «Krimaïtcheck...» — ça doit être un Breton, «Boliholisky... Titicheff...» — ces deux-là, je sais pas ce que c'est —, «Marignanoli...» — qui-ci avait un drôle d'uniforme kaki-vert-noir, ça doit être un volontaire des corps-francs, j'en ai jamais vu; moi, j'étais dans le train hippo. «Laperche...», ça c'est moi. On nous amène dans une grande salle, si nickel, que j'en suis resté tout pantois. Une vraie usine que c'est.

Au milieu y avait un gars avec tellement de ventouses sur le dos qu'on aurait dit un plésiosaure. J'en ai jamais vu non plus, mais ça doit être fait comme ça; dans un coin, un grand sec avec les pieds dans un seau; dans un autre, un qui jouait aux cachettes avec une serviette sur la tête, — on m'a dit qu'il prenait une inhalation, c'est bien ce que je pensais —; derrière des armoires y en avait deux qui faisaient du catch, — c'est Boeca qui fait un massage, m'a dit mon copain Marcheau qu'est sanitaire —; y en avait encore bien d'autres, mais j'ai pas le temps de tout examiner vu que le toubib m'a appelé en ce moment. C'est un grand et gros avec des lunettes, le Docteur Releveur, y paraît, — je l'avais aperçu il y a trois mois il était pas si gros —. Je lui explique mon cas, j'en profite pour lui parler de quelques douleurs que j'ai de temps en temps à l'estomac, ça me gêne pas, mais faut tout dire aux toubibs, pas vrai? Alors y m'a regardé les dents comme aux chevaux. «Faut faire sauter ces chicots, qu'il m'a dit, et en tous cas pas manger de pain. Exécution! et revenez dans deux jours.»

Ça c'est un militaire, s'il y en avait beaucoup comme ça, on serait pas là à l'heure qu'il est. Je claque des talons, et me voilà à la recherche du dentiste. C'est la porte à côté, aussi j'ai pas longtemps à chercher. Y a écrit sur la porte en belles lettres jaunes sur noir qu'ont l'air faites par un spécialiste de confiance: «Zahnstation»; je me rappelle pas bien l'orthographe, mais c'est comme ça que ça se prononce. C'est un grand, il a au moins deux mètres de haut, qu'à l'air bien doux. Y me fait asseoir sur le fauteuil et me

voilà soulevé dans les airs que mon nez en touchait presque le plafond, — dame pour que je soye à sa hauteur — j'allais lui expliquer mon affaire quand un petit avec une blouse blanche qu'on dirait une chemise est rentré. C'est le dentiste-chef, j'ai vu ça tout de suite à ce qu'il avait guère de cheveux, il a appuyé sur une pédale et me voilà redescendu.

— C'est pour les dents, n'est-ce pas? — Je me demande qui a bien pu le lui dire, en tous cas il le savait. Il m'ouvre la bouche avant que j'ai pu placer un mot.

— Je vois ce que c'est!... Puis il s'est mis à raconter à l'autre une histoire marseillaise de marché noir et tout en parlant (y s'est pas arrêté de parler tout le temps que je suis resté), il a pris 3 ou 4 instruments, me les a fourrés dans le bec... puis je me rappelle plus ce qui s'est passé. Toujours est-il qu'un quart d'heure plus tard, je me suis retrouvé dehors un peu étourdi, mais j'avais rien senti.

Deux jours après, je suis revenu. Le Docteur Releveur était pas là... C'est un autre toubib qui m'a vu. Un avec des lunettes, mais moins gros. Le docteur Moralement Relevé je crois. Il m'a dit lui, qu'il me fallait une radio — C'est un spécialiste, m'a glissé un autre copain à moi, Raveneau, l'as de la trompette bien coanu — mais que ça pressait pas. — «En tous cas, ne buvez pas de vin et revenez dans deux jours.»

Il m'a prescrit des comprimés de quelque chose, mais Nassivel, un autre infirmier, après avoir bien cherché, bien regardé dans une vingtaine de boîtes et flacons de différentes couleurs en a pas trouvés.

Si bien que j'ai pas pris de comprimés. Mais comme je suis obéissant, je suis revenu le surlendemain quand-même. Cette fois, j'ai vu encore un autre toubib (c'est formidable ce qui peut y avoir de médecins et de dentistes dans cet établissement, de ma vie j'en avais tant vu. C'est le Docteur Maintenu-en-Captivité, un noble. Ils ont de drôles de prénoms les toubibs ici. Il a des lunettes, mais moins gros que les deux autres. Il serait plutôt maigre. Il doit avoir des troubles de la digestion lui aussi. Je pouvais pas tomber mieux. Il m'a examiné à son tour sur toutes les coutures, les yeux, le nez, les oreilles, les poumons, les foies, le cœur, la rate, les rognons, le zizi même: oui, le zizi! A cette occasion il m'a demandé: «N'auriez-vous pas par hasard exposé dangereusement la clef des générations futures?»

Comme il avait l'air mauvais en me posant cette question, j'ai répondu à tout hasard non, mais j'ai pas bien compris ce qu'il voulait me dire. Y devrait savoir qu'on laisse pas la clef aux prisonniers et que... Bref, je passe, y en aurait trop long à dire sur ce sujet.

Puis il m'a donné des coups de marteau sur les genoux et les talons. Ensuite il m'a gratouillé la plante des pieds. J'ai cru qu'il voulait plaisanter, alors je me suis mis à rigoler: Ah! Ah! Ah!... mais y m'a jeté un coup d'œil si sévère que je me suis arrêté net. A la fin il m'a dit tout d'un coup: — C'est le foie. — C'est bien ce que je pensais, je mange trop de lard!

Puis il a dit à Mirador, un autre infirmier qu'on appelle aussi l'Abbé parce qu'il est grand, de me donner une poudre. Y en avait plus.

— Cela ne fait rien. Ne mangez plus de graisse. — Ça y est. Qu'est-ce que je vous avais dit! — Et ne fumez plus.»

Pas de pain, pas de vin, pas de graisse, pas de tabac. Ça tombe bien, moi qui rentre en France.

LAPERCHE Jules, Edouard.

Pour copie conforme: H. P.

LA PAGE DE L'HOMME DE CONFIANCE

Mes chers Camarades,

Une nouvelle année d'exil s'ouvre pour nous. Nous espérons tous qu'elle sera la dernière, et que bientôt, nos misères prendront fin.

Si notre épreuve dure encore, nous ne devons pas pour cela nous laisser gagner par la lassitude et le découragement, mais au contraire, réagir et reprendre confiance.

Pour cette année 1944, je fais des vœux ardents pour chacun de vous et pour vos familles, avec l'espoir que ces vœux se réaliseront dans un avenir prochain.

Fort de cet espoir, je vous quitte, mes chers camarades, en vous souhaitant à tous une bonne année.

Paul VOLLETTE, Homme de Confiance du Stalag.

CONSERVES DE VIANDE. — La Direction du Service des Prisonniers de Guerre attire votre attention sur la nouvelle fabrication française des conserves de viande, livrées désormais en boîtes en fer noir, verni intérieurement. Cette viande a une durée de conservation très inférieure à celle que nous avons eue précédemment, en raison du récipient lui-même et du traitement incomplet de la viande.

CORSES. — Monsieur l'Abbé François Casta serait désireux de recevoir, de la part de chacun de ses compatriotes corses, une étiquette et une carte, adressées à :

Monsieur l'Abbé François CASTA
152 Cours Gambetta
LYON (Rhône)

afin de lui permettre de leur envoyer quelques douceurs.

RELEVEURS DE MINES. — Suite à ma lettre du 30 juin dernier, le Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre me fait savoir « qu'il n'apparaît pas que le rapatriement de cette catégorie de prisonniers puisse être obtenu. Il semble, en effet, que les promesses qui leur ont été faites aient émané d'autorités qui n'avaient pas qualité pour prendre une telle décision. »

IMPRIMES DE CORRESPONDANCE. — Je rappelle aux Hommes de Confiance que toutes les demandes ou réclamations concernant les imprimés ou la correspondance, doivent être faites **uniquement** au Kommando-Führer, qui a seul qualité pour agir auprès des Services allemands compétents.

DESTRUCTION DE COLIS. — A la suite d'un très grave accident de chemin de fer en date du 6. 10. 43, onze wagons de colis individuels ont été incendiés. Une faible proportion de colis a pu être sauvée. Un certain nombre de colis dont les étiquettes étaient restées lisibles, ont pu être réparés ou complétés et acheminés. Pour les autres, aucune réclamation possible n'est à envisager par les Prisonniers concernant la perte de colis qui leur auraient été annoncés et dont la date d'expédition de la zone sud serait antérieure de quelques jours au 6. 10. 43.

SERVICE JURIDIQUE. — Je rappelle à tous nos camarades qu'un service juridique fonctionne au Stalag, sous la direction de notre camarade Lognos, Docteur en Droit, Avocat inscrit au Barreau de Béziers. Ce dernier se tient à leur entière disposition pour tous les cas que vous lui soumettez.

P. VOLLETTE

Homme de Confiance du Stalag VC.

NÔTRE ŒUVRE D'ASSISTANCE

Le Bureau de l'Œuvre vous présente la situation des opérations du mois de **Septembre 1943.**

RECETTES

	RM.
Versements des Kommandos	1.895,70
Libérables	35,25
Collecte du Camp	308,84
Loisirs (divers)	1.998,66

Total du mois..... 4.238,45
Avoir en caisse au 1. 9. 1943 13.165,26

Total disponible..... 17.403,71

DEPENSES

Demands nouvelles:	RM.	RM.	RM.
4 familles reçoivent	30,—	=	120,—
4 » »	40,—	=	160,—
3 » »	50,—	=	150,—
1 famille reçoit	60,—	=	60,—
			490,—
Renouvellement de secours:			
18 familles reçoivent	25,—	=	450,—
17 » »	30,—	=	510,—
22 » »	40,—	=	880,—
10 » »	50,—	=	500,—
1 famille reçoit	60,—	=	60,—
			2.400,—
			2.890,—

Solde en caisse au 30. 9. 1943 14.513,71

Le Bureau de l'Œuvre vous présente la situation des opérations du mois d'**Octobre 1943.**

RECETTES

	RM.
Versements des Kommandos	1.514,23
Oflag VA (versement final)	3.300,—
Libérables	21,88
Collecte du Camp	324,81
Loisirs (Kermesses, Ventes aux enchères)	1.109,44
Versement de la Caisse des Loisirs du Stalag..	5.000,—

Total du mois..... 11.270,36
Avoir en caisse au 1. 10. 1943 14.513,71

Total disponible..... 25.784,07

DEPENSES

Demands nouvelles:	RM.	RM.	RM.
1 famille reçoit	40,—	=	40,—
3 familles reçoivent	60,—	=	180,—
dont 2 touchent un secours exceptionnel de 100,—		=	200,—
			420,—
Renouvellement de secours:			
3 familles reçoivent	25,—	=	75,—
31 » »	30,—	=	930,—
39 » »	40,—	=	1.560,—
24 » »	50,—	=	1.200,—
4 » »	60,—	=	240,—
			4.005,—
			4.425,—

Solde en caisse au 31 10. 1943 21.359,07

Avec la fin de l'année, le Bureau de l'Œuvre a vu partir 2 membres, dont le dévouement sans bornes n'a pas été sans influer sur le résultat atteint ce jour.

En effet, Payrau et Filère, le premier Président de l'Œuvre, le second Trésorier, sont rendus à leurs foyers. Ils sont remplacés respectivement dans leurs attributions par: Monsieur l'Aumônier du Stalag J. Richefeu et E. Goepp, déjà membres.

D'autre part, nos amis P. Vollette, Homme de Confiance, et R. Berckel, nous ont fait le plaisir d'accepter les places vacantes, et ainsi le Bureau comportera les 7 membres exigés par les statuts.



CENTRE D'INFORMATIONS NATIONALES

Le Chef dans la Communauté

« Toute communauté requiert un Chef.
Tout Chef étant responsable doit être honoré et
servi. Il n'est pas digne d'être chef dès qu'il
devient oppresseur. »

— Maréchal Pétain —

L'ordre est indispensable à la vie de la société comme il l'est à celle de toutes les communautés. Il suppose une autorité responsable qui garantit l'existence des libertés individuelles.

L'examen des précédents Principes de la Communauté nous a conduits aux conclusions que nous venons d'énoncer et dont nous trouvons la vérification à chaque page de l'Histoire. Un simple raisonnement nous en apporte une nouvelle confirmation.

Si l'on peut concevoir, en effet, une entreprise dont tous les membres, animés des plus louables intentions, fournissent de généreux et persévérants efforts en vue d'assurer leur commune prospérité, il faut bien admettre que sans la coordination de ces efforts, sans une direction sûre et ferme, l'entreprise périclète. Et toujours, lorsqu'est transgressée la loi naturelle de l'ordre, la ruine survient dont tous pâtissent.

Une autorité donc est nécessaire qui assume la responsabilité de coordonner, diriger, réaliser enfin la prospérité désirée.

C'est au Chef qu'il revient d'exercer cette autorité.

★

Reconnaître la nécessité du Chef n'implique en aucune façon que n'importe qui peut, n'importe où, être ce Chef.

Sa raison d'être n'est-elle pas de réaliser le Bien Commun dont nous avons précédemment établi qu'il était le but de la Communauté. Des règles inflexibles fixent sa mission qui est de diriger, conserver, protéger, développer. Il ne doit en sortir. Il ne peut s'agir pour lui d'avantager les uns au détriment des autres, ni de tirer de son autorité des avantages personnels. Il doit également se souvenir de l'interdépendance des communautés et que l'intérêt national prévaut sur celui de l'une d'entre elles. Comme dans chacune d'elles le bien propre d'un membre est subordonné au bien général.

Ce sont là des vérités élémentaires trop souvent, hélas ! méconnues.

★

Le Chef a des devoirs. Plus que tout autre. Mais il ne peut les remplir qu'autant que des droits lui sont reconnus en contrepartie.

Sa mission le met au service de la communauté. Elle exige l'adhésion totale de son cœur et de son intelligence. Elle exige le don de sa personne et le conduit, par l'amour qu'il leur porte, à gagner la confiance, puis l'amitié, de ceux dont il a charge.

Acceptant une responsabilité, il l'assume en parfaite connaissance des hommes et des choses. Il s'entoure de collaborateurs choisis pour leur honnêteté et leur valeur.

Il sait prendre une décision et s'y tenir, sans prêter attention aux critiques, plus ou moins acerbes, de ceux qui jugent en fonction de leur seul intérêt et sans rien connaître des motifs qui l'ont amené à agir.

Il est le Chef : celui qui sert le plus.

N'est-il pas juste, comme tel, qu'il soit « honoré et servi » ?

N'a-t-il pas droit au respect de ceux dont il défend, avec le Bien Commun, les biens particuliers ?

N'a-t-il pas droit, enfin, à l'obéissance ? Non pas à cette obéissance servile et rampante, par quoi se caractérisent certains valets, mais bien à cette autre, librement consentie, raisonnée, qui est le résultat du choix, la manifestation la plus belle de la liberté humaine. Avec celle-ci, la discipline n'est pas un fardeau, puisqu'elle n'existe que dans l'intérêt de tous, et que, comme l'a dit le Maréchal, Chef de la Communauté France, « l'indépendance peut parfaitement s'accommoder de la discipline, tandis que l'individualisme tourne inévitablement à l'anarchie, qui ne trouve d'autre correctif que la tyrannie. Le plus sûr moyen d'échapper à l'une et à l'autre, c'est d'acquiescer le sens de la Communauté, sur le plan social, comme sur le plan national. »

Marcel BOUDET.

Nul n'est censé ignorer que...

PAUVRES PIETONS! — Nouvelle jurisprudence en matière de dommages causés par des automobiles volées. — Le propriétaire d'une voiture volée, même s'il est taxé de négligence constitutive de la faute ayant facilité le vol (véhicule sans surveillance, portières non fermées à clef, contact non coupé), ne peut être tenu pour responsable du préjudice provoqué, la cause directe de l'accident n'étant que la maladresse ou l'imprudence du voleur. (Jugement de 1^{re} Chambre de la Cour de Paris, 4. 11. 1943.)

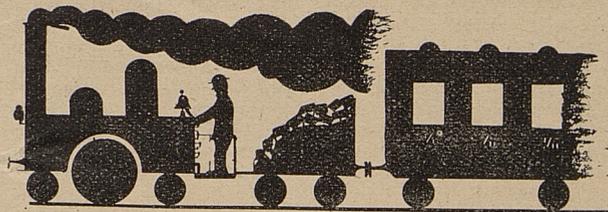
LES FONCTIONNAIRES... A LA CAISSE! — Le « Journal Officiel » a publié à partir du 10. 11. 1943 les nouveaux traitements, pour toutes les catégories de fonctionnaires prévus par la loi du 3. 8. 1943. Faites-nous connaître votre emploi et votre grade, nous vous indiquerons les modifications intervenues.

ATTENTION AUX P. V. — Par décret du 28. 10. 1943 (J. O. du 14. 12. 43), il est décidé que le gabarit des véhicules routiers ne doit pas excéder 2 m. 50 en largeur, et en longueur 10 mètres pour 2 essieux, 12 mètres pour 3 essieux et 14 mètres pour tracteur et remorque. (Pour les deux premiers cas, non compris l'attelage si le véhicule est à traction animale.)

TIRONS NOTRE CHAPEAU AUX CHEMINOTS FRANÇAIS. — Malgré une réduction de 70% du nombre de trains de voyageurs, la S.N.C.F. a pu assurer le transport de 580 millions de voyageurs en 1942, contre 540 millions en 1938 et 346 en 1940.

Quant au service « Marchandises », en dépit d'une réduction de plus de 40% du nombre des wagons en circulation, 102 millions de tonnes ont pu être acheminées en 1942 contre 115 millions en 1938, soit seulement un déficit de 11%.

M. C.



Notre ami Louis Autet, dont vous avez pu apprécier le dévouement et la camaraderie depuis de longs mois de captivité, nous a quittés le 24 décembre dernier. Bénéficiaire d'une relève bien méritée, il s'en est allé reprendre sa place au sein de notre grande famille de cheminots.

Camarade de camp de Louis Autet depuis 1941, je prends sa succession dans la gestion de notre groupement.

Qu'il me soit permis tout d'abord, chers camarades, de vous présenter, au seuil de cette quatrième année de captivité, tous mes meilleurs vœux, ainsi que ceux de tous mes camarades du camp, pour vous et vos familles.

J'ai mis en circulation, dans vos kommandos, une liste de documents techniques que je tiens à votre disposition. Je vous demanderai de me retourner cette liste dès que vous en aurez pris connaissance afin que les camarades d'autres kommandos puissent la consulter à leur tour. Comme par le passé, vous trouverez dans cette colonne tous renseignements utiles que je serai en mesure de vous donner.

Lorsque vous serez de passage au camp, n'hésitez pas à venir me trouver; nous causerons ensemble de « notre métier ». Ainsi pourrions-nous conserver cet esprit d'équipe et de camaraderie que nous aurons à cœur de faire revivre lors de notre rentrée dans notre grande famille.

Le responsable du Groupement S.N.C.F.

R. LOUCHE.

Le Service des Journaux communique:

Une certaine irrégularité dans l'arrivée des journaux, nous oblige à vous les envoyer irrégulièrement. Veuillez noter en outre que tous les journaux précédemment hebdomadaires sont devenus bi-mensuels.

LES FÊTES au Camp

LA VEILLEE DE NOEL

Cette soirée de Noël s'annonçait pénible: vers 8 heures du soir, un petit groupe de « relevés » quittait le camp, partant pour la France... Tous ceux qui restent sont là, silencieux, devant le rideau.

On écoute d'abord religieusement le poème de Marcel Boudet, interprété par Daniel Pouchard. Une délicate mélodie de Della-Greca souligne la douce insistance de la prière des petits enfants de France. Puis commence le « Noël sur la Place » d'Henri Ghéon.

Mais l'esprit est loin de là, bien loin...

D'ailleurs, où veut-on en venir? Que nous veulent ces cinq romanichels, voleurs de poulets, tapageurs qui jacassent en mangeant leur soupe devant la roulotte? Le vieux grand-père — Jean Gauthier — qui se dit descendant des Rois Mages, est, il est vrai, assez sympathique avec sa grosse voix et son calme majestueux, mais le fils, Josaphat — Pierre Blanc — est un bel effronté qui n'a peur de rien, et le petit-fils, Bruno — Lucien Gobbé — ne semble guère mieux valoir. Et des deux femmes, si la plus jeune, Mercédès — Yvon Finot — ne dit rien jusqu'à présent, la vieille Sara — Pierre Poullain — parle beaucoup et en honnête bohémienne fait à chacun la morale. Or, ne prétendent-ils pas, en cette soirée de Noël, nous divertir par une séance de leur façon. Le vieux Melchior nous annonce qu'il va nous lire dans son gros livre « Les Mystères de l'Enfance de Notre Seigneur », pendant que les autres, se déguisant devant nous, vont faire les personnages. Mais les « bonnes gens » que nous sommes, nous les spectateurs, qui en avons trop vu, qui ne sommes plus assez simples, voire assez naïfs, nous restons sceptiques.

Attendons un peu cependant, et nous allons voir ce polisson de Josaphat nous donner un saint Joseph très digne, affectueux, délicat. Mercédès fera une Vierge Marie admirable de simplicité, le petit Bruno jouera d'abord l'Ange de l'Annonciation, puis le petit berger de Bethléem, et cette vieille folle de Sara, qui ne peut dire un mot sans adresser une prière inintelligible à « Sainte Sara, notre patronne... », va se métamorphoser tour à tour en grande dame romaine et en pauvre vieille, et selon le besoin, jouera ici le rôle de la voisine de Marie, là celui d'Elisabeth la vieille cousine, et celui d'Anne la prophétesse. Et de temps à autre, Melchior lui-même, laissant son livre, entrera dans le jeu pour faire Hérode ou le digne vieillard Siméon.

Tout ce monde-là va s'élever bientôt à des accents si inspirés, et si bien mêler aux paroles évangéliques les réparties amusantes, les réflexions banales, et mettre dans ce jeu une foi si ardente et une telle simplicité que nous ne saurons plus où nous en sommes. Comme dans les Mystères de Moyen âge: on mène tout, sans façon, la vie et le mystère, le dogme et le divertissement, le passé et le présent, bien mieux l'acteur et le public...

Et le spectateur se réjouit avec Marie et avec l'Ange de la venue du Sauveur, et s'inquiète avec Joseph de lui trouver un abri et s'empresse vers le Divin-Enfant avec le petit berger, comme il s'amuse des allusions malicieuses qui heurtent la chronologie, et des effrois de la grande dame prise dans le troupeau de moutons. Notez qu'il ne voit ni les moutons, ni la foule, ni même la rue, pas plus qu'il n'a vu la colombe de l'Ange, ni ne verra l'âne de la crèche.

Mais l'évocation est si forte qu'il est « pris », que même quand il verra les petites ailes qui se balancent dans le dos de l'Ange, ou le poupon de carton qui représente l'Enfant-Jésus, et quand il entendra bêler des moutons fictifs, braire un âne fictif, il n'aura pas envie de rire... Un flot de souvenirs lui remonte à la mémoire. Il revit vraiment l'Annonciation, et la Visitation, et l'arrivée de Marie et de Joseph à Bethléem, et la Présentation du Petit Jésus au Temple.

Il est vrai que, de temps à autre, le son des cloches ou un chant de Noël nous arrive du lointain. C'est la chorale de l'Abbé Aubert qui chante « Entre le bœuf et l'âne gris » ou qui module doucement un Gloria... mais, ce chant est tellement fondu, tellement anonyme que personne ne pense à la chorale...

Il est vrai aussi que le décor de Marcel Henry, avec sa belle roulotte jaune au premier plan et ses immeubles irréels plantés de guingois font un cadre non moins anonyme qui peut tout aussi bien nous transporter dans les rues de Bethléem que « sur la place » d'un faubourg de grande ville moderne.

Quand une heure après le spectacle, pour minuit, tout le camp envahit de nouveau la cantine, les coeurs sont prêts à faire écho au « Minuit, Chrétien » lancé par la belle voix chaude de P. Blanc et aux vieux Noëls de la chorale, harmonieusement accompagnés par l'orchestre. Della-Greca avait mis tout son cœur à préparer la musique de cette Messe de Minuit, et des morceaux judicieusement choisis, comme la marche-cortège de Saint-Saëns, l'Ave Maria de Schubert et une Sortie de Samuel Rousseau vont donner à la cérémonie la note de joie et de recueillement. Sur un plateau très simple, au milieu de la salle, un autel a été dressé. Au-dessus, une étoile et deux grandes banderoles évoquent la crèche de Bethléem. Quand l'abbé Richefeu, aumônier, dira la place que l'Enfant-Jésus tient dans le monde et doit tenir dans nos coeurs, nous le comprendrons sans peine, et à la communion très nombreuse qui terminera cette Messe de Minuit, beaucoup auront trouvé en leurs coeurs la paix annoncée aux hommes de bonne volonté.

Abbé CARRIÈRE.

LE SPECTACLE DE NOEL

Noël!... Encore un jour de fête que nous devons passer loin des nôtres, nos pensées s'en vont vers eux, vers nos petits enfants qui doivent en ce jour qui commence, crier leur joie devant les belles choses que le Bonhomme Noël a déposées dans leurs souliers... Nos paupières se ferment devant le souvenir des années heureuses... mais attention, mes camarades... il est dangereux dans notre cloître à soldats de flâner trop longtemps avec la rêverie. Il faut réagir vite. Heureusement, notre petit théâtre est là qui veille... C'est donc devant une salle comble que notre très sympathique Chef d'orchestre, Della-Greca, attaque une fantaisie sur des opérettes de Millöcker qui prélude à « Premiers Nuages », saynète en un acte de José Germain. Madame, c'est Yvon Finot; Monsieur, c'est Daniel Pouchard. Tout nouvellement mariés, ils reviennent de leur voyage de nocce. Une dispute d'amoureux éclate, tout devient un motif de discussion, même l'album des photos souvenirs, qui valse sur le plancher. Mais Monsieur le ramasse et se replonge dans la contemplation des petites images. Madame s'approche doucement et lui demande s'il se souvient qu'à l'endroit précis de cette photo deux jeunes époux allaient étroitement enlacés, se mirant dans les eaux du lac, heureux de vivre, heureux d'aimer... Le premier nuage était passé... le dernier, se jurent-ils, Daniel Pouchard, toujours en progrès, a parfaitement interprété ce rôle, il a su donner du relief à un texte sans prétention. Quant à Yvon Finot, il a été surprenant, après son interprétation si délicate de la Vierge Marie du « Noël sur la Place », il a composé une jeune Madame avec un très réel talent.

Après un court entr'acte, Della-Greca et son orchestre nous font entendre « Sérénade » de Haydn, et c'est le délicieux proverbe qu'Alfred de Musset a mis à la scène, « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ». Vous savez que les comédies et proverbes du « Poète de l'amour » sont d'exquises compositions théâtrales pleines de grâce et de fantaisie. Il faut se reporter cent ans en arrière, à une époque où la vie suivait un cours normal, où les hommes n'étaient pas encore devenus fous, où les pimpants équipages remplaçaient les automobiles, où les riantes feux de bûches égayaient mieux nos foyers que les austères radiateurs, et surtout où l'on prenait le temps d'aimer et de se le dire, de se le dire dans un langage d'une élégance précieuse et raffinée. Je ne vous raconterai pas la pièce, lisez-la, Musset ne se résume pas, il faut savourer sa prose comme ses vers. Les interprètes de cet acte ravissant? Pierre Blanc, qui

a composé un Comte parfait d'élégance et de belles manières, sa diction impeccable nous a permis de goûter pleinement la beauté du texte. Pierre Poullain... le seul, à coup sûr, capable de jouer les marquises avec autant de grâce et d'allure. Musset aurait peut-être frémi, s'il avait pensé qu'un jour les hasards de la guerre obligeraient un homme à affronter le rôle de sa Marquise, et pourtant il aurait été, j'en suis certain, le premier à applaudir notre camarade Poullain, s'il avait pu assister à sa composition.

La baguette de Della-Greca, tout comme celle d'un magicien, donne l'envol à la délicieuse musique du « Pays du Sourire » de Franz Léhar, l'ambiance est créée, la Chine, ses cerisiers, ses mystères, ses légendes. — « Chapeau Chinois », un acte en vers de Franc-Nohain. Les clochettes du diabolique chapeau tinteront-elles, lorsque le raccommodeur de porcelaines embrassera la jolie petite Fansou? Rassurez-vous, mes amis, tout comme dans les belles histoires, le pauvre Zouryo épousera la délicieuse princesse. Les vers si légers et si simples de cette comédie furent dits avec beaucoup de sensibilité par Yves Jullien (Zouryo) qui trouva là un de ses meilleurs rôles. Roger Marie (Princesse Fansou) fut une casseuse de porcelaine ravissante. René Lagraulet (Li), un vieux papa, chinois à souhait. Daniel Pouchard et Baptistin Bonnavia, deux seigneurs chinoisant à plaisir.

En résumé, journée agréable, autant que puisse l'être un jour de fête dans les barbelés.

Roger GRAS.

FINALE 43!

C'est à Della-Greca, notre chef d'orchestre, qu'est échu le soin de congédier l'année défunte et d'accueillir la nouvelle. Qui, mieux que lui, eût su tenir ce double rôle d'embaumeur et d'accoucheur? Il y fallait de la musique, en effet, beaucoup de musique — et même du tintamarre; rien, en général, de plus efficace pour divertir les cervelles, les empêcher de s'embourber dans les regrets ou de s'attarder aux inventaires moroses: cette époque les favorisait parallèlement aux espoirs et aux rêves de bonheur. Il y fallait de l'entrain, de l'animation, de la fougue, un peu de cette « furia francese » qui permettait, jadis, de gagner les batailles, qui permet encore de doubler les caps dangereux et de narguer la lassitude. On a eu la musique, et le bruit, et le tintamarre; les stridences de la trompette, le heurt des cymbales, les roulements du tambour; des cris, du tumulte, du chahut, des chansons. Grâce à quoi, l'an 1943 glissa mollement dans les noirs profondeurs de l'Histoire, tandis que l'on intronisait à sa place un 1944 flambant neuf et vêtu des atours les plus séduisants.

Avant tout il s'agissait d'amuser et de s'amuser, de susciter un climat de bonne humeur facile, et Della-Greca avait convié à son entreprise les talents les plus divers. Ainsi était-il assuré de toucher tout son public, de satisfaire tous les goûts — les bons et les mauvais — et, par la variété, d'éviter la monotonie. C'est un malin. Qui le lui reprocherait? Il n'y a pas moins de mérite à pousser les autres, à organiser et agencer qu'à œuvrer soi-même et seul. Cette astuce, d'ailleurs, l'ordonnance du programme l'attestait. En matière de spectacle, bien souvent, c'est l'ouverture, l'attaque, les premières mesures et les premiers pas qui importent: il faut savoir donner le ton, dès l'abord, l'imposer au spectateur, impérieusement: ce que l'on appelle conquérir une salle. Le tour de passe-passe réussi, on peut ensuite se relâcher, en prendre à son aise: nul risque de perdre la partie, et l'auditoire vous pardonnera longuement et faiblesses. L'événement a justifié, une fois encore, cette méthode, cette brusquerie dans la tactique. Qui ne s'est senti enlevé par le Dubout vivant dont on est redevable à Jullien Yves? L'idée en était heureuse, la réalisation en fut excellente. La gigantesque Jurquet — Mitu, si vous préférez — et le minuscule R. Marie, incarnaient avec une surprenante exactitude l'atroce caricature, familière chez Dubout au point d'en être banale, d'un certain couple français où une mégère mal apprivoisée, moustachue et tétonnière, traîne son misérable complément mâle, affublé de la classique jaquette petit-bourgeois, apeuré, myope, soumis, tremblant et bégayant. Leur apparition déclencha les rires, des rires qui ne demandèrent ensuite qu'à renaitre: l'impulsion initiale, la chiquenaude créatrice étaient acquises. Inutile de rappeler le thème du sketch: une bagarre chez l'épicier — ou l'hépycier, à votre guise; il ne constituait qu'un prétexte pour amener sur le plateau d'autres types: les rejetons diaboliques du couple précité, le flic avantageux et froussard, le mauvais garçon à roulaquettes, la commère forte en gueule; bref, les personnages populistes qui confèrent à la rue son pittoresque habituel. Dirai-je que ces derniers n'égalèrent pas Monsieur et Madame, en cocasserie? Ce n'est pas une critique. Au reste, la bagarre fut à peine feinte: Anselmetti, de dessous les corps amoncelés, retira un bras fort mal en point. Et si l'on put y admirer les slips immaculés de M. Bocabarteille, il fut loisible en outre de vérifier — « de visu » sinon « de palpatu » — que ses nattes étaient bien de fausses nattes.

Pironin demeura presque à la hauteur de cet éclatant début. Quelques-unes de ses imitations étaient, comme l'on dit, criantes de vérité. On regrette que ses modèles n'aient pu ou voulu contempler leur réplique: qui sait? ils se fussent peut-être dégoûtés d'eux-mêmes. Tout le monde y eût gagné. Une remarque, cependant: le texte, le discours qui accompagnaient la mimique manquaient parfois de vigueur. Plus précis, plus serrés, plus nerveux, ils auraient communiqué à cette mimique une vertu souveraine, un relief et un mordant impitoyables. Et ne vaudrait-il pas mieux abandonner les « n'est-ce pas? » itératifs à MM. les professeurs? Cette formule, bourre de la parole, est un de leurs apanages; qu'ils le conservent, avec leur droit imprescriptible au gâtisme précoce.

Il convenait, après avoir ri, de s'attendrir et de songer. Lanteaume vint. Toujours ce même et fin filet de voix, claire, nuancée, alanguie, qui s'apparente à celle du trop célèbre Tino Rossi, champion de la romance. L'une des chansons était inouïe. Je m'explique: on ne l'avait pas encore entendue; c'est proclamer sa qualité suréminente. Une chanson vierge au pays des rengaines, quelle étrange merveille! C'était le cadeau de Nouvel-An de Della-Greca et Boudet; on souhaite qu'ils ne se bornent pas à ces prémices. Après quoi, de crainte que les cœurs, dangereusement, ne se livrent aux suaves évocations, surgirent les « Mirégaux ». L'étiquette désinvolte avait-elle pour but de mesurer le zèle, le travail dont ils avaient fait preuve en la préparation de leur numéro? On le croirait volontiers. Il ne suffit pas d'être né pître pour distraire; ce don naturel, largement réparti aux trois protagonistes, encore eût-il fallu le cultiver, le parfaire, l'épanouir; et, non moins, régler les gestes, aiguïser, concentrer le dialogue; surtout, se hâter sans fièvre: arracher un rideau, est-ce un incident tellement comique, lorsqu'on ne l'a pas prévu et inséré dans le jeu? Nos clowns, il est vrai, méritaient une indulgence plénière. On a, en cette occasion, abusé des MAG; on les a accablés de besognes. Surmenés dans les coulisses, ils devaient en pâtir à la scène. Dommage, en vérité; avec plus de brio et d'allant, ils n'eussent pas eu besoin d'agiter au nez de l'auditoire cette lingerie dont on a oublié, depuis longtemps déjà, la légèreté provocante... Quant à Pisier, qui terminait cette partie, il m'excusera, je suppose. J'ignore si Gabaroché, ailleurs, fut mieux inspiré: le « Court-Circuit », en tout cas, me semble en deçà des commentaires...

Dans la seconde partie, à un Olive enroué et trébuchant, de qui les subtiles allusions atteignaient jusqu'aux esprits les mieux brouillés avec l'esprit, succéda Huguin, mage et mystificateur, comme de coutume. Certains de ses trucs présentaient une évidente qualité: celle de n'être pas cousus de fil blanc. On goûta toutefois l'escamotage du dé, l'apparition du farfadet; un farfadet succinct en chemise et qui essayait en vain de dompter un tutu récalcitrant: R. Marie, derechef. Huguin m'autorisera-t-il à lui souffler un conseil, avec l'humilité et le respect auxquels incitent ses redoutables pouvoirs? Qu'il se presse un peu. Le secret des prestidigitateurs, c'est la vitesse. J'ai vu sur les quais d'Alexandrie des Arabes jouer au bonneteau; les cartes volaient et les mains; il devrait se mettre à leur école. Mais ne serait-ce pas trop exiger? Au totem de sa tribu, la tortue et l'escargot se sont conjoints, j'imagine, jusqu'à la consommation des siècles.

Le franc succès, les applaudissements, les rappels allèrent à Thomas, guitariste et mandoliniste virtuose. Il fut, hélas! à son entrée, trahi par la mécanique et aussi son instrument; on n'en percevait pas moins son habileté extrême. Eût-il cédé à son public, il nous eût charmé, semble-t-il, jusqu'à l'aube. En revanche, Pignat, lui, démontra que le prétendu comique-troupier engendre l'ennui: Bidasse a perdu son attrait, s'il en a, d'aventure, jamais possédé un grain. Pour finir, la guirlande multicolore des vedettes, en scintillants affutiaux, offrit ses vœux. L'année de la libération, chantait le chœur, pourquoi pas?

J'allais oublier Ch. Bergues, blond et rose, chargé d'annoncer, avec une grâce minaudière soulignée d'un retroussis des jupes, chacun des numéros: rôle ingrat, épisodique, dont il s'acquitta fort bien. Qu'il reçoive, ainsi que ses camarades et l'ordonnateur de la soirée, les remerciements de tous. P. DUHARD.



A PROPOS DE LA TREILLE DU ROI

Pièce en trois actes de Robert de Flers

Il est certains vins légers, agréables à déguster, qui ne se bonifient pas en vieillissant; celui des vignes de M. R. de Flers semble mal supporter ses 20 ans de bouteille. « La Treille du Roi » présente sensiblement les mêmes défauts que la « Belle Aventure », et j'avoue n'avoir point éprouvé le plaisir que j'avais connu lors de la création. Est-ce à dire que la pièce soit mauvaise? Certes pas, elle présente un côté satirique assez bien venu, et surtout quelques bons mots de théâtre qui continuent à « porter », enfin au deuxième acte la scène de l'ivresse, et bien que celle-ci soit provoquée un peu rapidement, produit toujours son irrésistible effet comique. Mais à côté, que de longueurs, de trucs, d'artifices, pour aboutir à un dénouement combien conventionnel; d'un bout à l'autre la pièce semble hésiter entre la comédie dont elle a parfois le ton, et la vaudeville dont elle hérite surtout les faiblesses.

Il convient également de souligner combien il est ingrat de monter une pièce en trois actes pour ne la jouer qu'une seule fois, et nous savons que même à Paris les premières ne sont jamais tout à fait au point. On sentait dimanche qu'il manquait aux acteurs une semaine de répétitions, mais les fêtes imposaient que l'on jouât quand-même, et sachant que tout le travail du théâtre est du travail supplémentaire, pris sur les heures de repos, je m'en voudrais d'insister outre mesure.

Je suis heureux de féliciter Pironin pour son interprétation du rôle de Mme Bourgeon, rôle en or il est vrai, mais dont il sut exploiter les effets; depuis ses deux courtes apparitions sur la scène il a fait de réels progrès; qu'il règle encore un peu son débit, et il tiendra dans notre troupe la place importante du regretté Lucien Auvray. En progrès lui aussi, notre jeune ami Deboevère fut une Yvonne au ravissant minois; il doit encore et peut améliorer sa diction. Un nouveau venu sur les planches, Chevalier, a présenté une silhouette caricaturale à souhait du jeune Anglais Jack. Le faux ménage Hubert-Gisèle trouvait en Lagraulet et Finot des interprètes fidèles; tandis que Venin était comme toujours le valet de chambre style comme dût en interviewer Marcel Proust chez la Duchesse de Guermantes. Que dire de Gras dans le rôle d'Alice? Ses entrées quelque peu clownesques eussent fait frémir par leur audace M. R. de Flers; j'avoue qu'elles m'ont divertie ainsi que le public, elles confirment en tous cas un tempérament que nous avait révélé sa création si réussie de la Baronne Wurtz dans Azaïs. J'en arrive au cas Pignet, et me trouve un peu embarrassé. Pignet est à juste titre l'idole du public du camp et des Kommandos. Il a du métier et de réels dons comiques; suivant l'expression consacrée, c'est un acteur qui brûle les planches. Il est et restera pour nous le bienfaiteur qui sut déchaîner les rires, voire le fou-rire derrière les barbelés. M'en voudra-t-il d'écrire que le rôle d'Henri Lévrier ne lui convenait qu'à moitié? Je suis sûr que non, car il l'a lui-même senti. Ce rôle de jeune premier timide, un peu maladroit, presque ridicule, mais distingué, d'un comique très léger exigeant un jeu tout demi-teinte, a été écrit pour Victor Boucher; or, jouer le « Boucher » n'est pas l'emploi exact de Pignet.

Sa grande force comique, sa truculence le destinent davantage à jouer les « Dorville » ou les « Tramel », et il était trop à l'étroit sous le personnage d'Henri. Ceci posé, il ne lui échoit que plus de mérite d'avoir abordé ce rôle, et de l'avoir fait avec talent. Il a remporté, en particulier dans la scène de l'ivresse, un très légitime succès personnel.

Je n'aurai garde de terminer sans féliciter les M.A.G. pour leurs deux décors nouveaux, dont le second surtout était du plus heureux effet.

Pierre POULLAIN.



Visite médicale dans les Kommandos

Je suis heureux de pouvoir vous apprendre, mes camarades et hommes de confiance des kommandos, qu'après accord avec les Autorités allemandes du Stalag, des médecins français du Stalag ont déjà pu passer des visites de santé dans quelques kommandos. Cette mesure a été étendue à tout le Stalag.

Le but de ces visites est avant tout de dépister les malades gravement atteints sans le savoir, l'expérience m'ayant montré que certains, isolés, se soucient peu de leur santé, et que d'autres ont des difficultés à se faire comprendre ou à comprendre le médecin allemand qui les visite. Les malades graves ainsi dépistés sont signalés au médecin-chef allemand du camp qui prend les mesures nécessaires par leur état.

Au point de vue pratique, ces visites ont lieu le samedi après-midi et le dimanche toute la journée. Les services allemands préviennent les Kommando-Führer, et les services français, l'homme de confiance du kommando, afin que le kommando soit au complet sur place à l'heure prévue pour la visite. Il est nécessaire que le kommando soit au complet, puisque le but de ces visites est le dépistage de ceux qui sont malades sans le savoir.

Le Stalag a été divisé en trois secteurs: Rastatt, Offenburg, Freiburg. Un ou deux médecins de ces centres iront chaque mois (une ou deux fois par mois) visiter quelques kommandos le samedi et le dimanche dans les secteurs correspondants. L'homme de confiance du kommando où couchera, et mangera, chaque médecin, sera prévenu d'avance.

Etant donné le nombre de kommandos à visiter, il s'écoulera vraisemblablement quelques mois avant que chaque kommando ait pu recevoir la visite d'un médecin français. Ne vous impatientez pas, tous seront visités, aucun ne sera oublié, à moins que, ce qui est notre vœu à tous, notre captivité prenne fin d'ici là.

Médecin-Lieutenant Jean FARGUES
Médecin-Chef du Stalag V.C.

UN PORTRAIT DE PIERRE BLANC

Nous sommes heureux de publier un très beau portrait de notre ami et collaborateur Pierre Blanc, dû au crayon de notre dessinateur G. Tisserand.

Directeur, depuis plus de deux ans, du théâtre du camp, Pierre Blanc s'est taillé dans ce domaine, grâce à sa compétence et son autorité, une réputation qui dépasse aujourd'hui les limites de notre Stalag. Acteur, chanteur, metteur en scène, il a déjà fourni de trop nombreuses preuves d'un réel talent et de ses dons exceptionnels,

pour qu'il soit besoin d'y insister. Au risque de froisser sa modestie, nous ne terminerons cette trop brève présentation, sans rendre un hommage particulier à son érudition théâtrale, au goût très sûr qui le guide et à l'inlassable activité dont il ne cesse de témoigner en dépit de toutes les infortunes. Pierre Blanc règne sur sa troupe, comme un maître incontesté, à la manière d'un Chef, mais aussi et surtout, avec toute l'exquise délicatesse d'un charmant compagnon.

« ESPOIR ».



Les fêtes dans les KOMMANDOS

AU KOMMANDO 6057 Soirée de Noël

Dès les premiers ors de l'automne, un malaise pesa sur le kommando: Fallait-il envisager de passer, cette année encore, la Noël en captivité? Et les jours passèrent, amenuisant tout optimisme insensiblement.

Il fallait lutter contre l'abattement, et quel dérivatif plus puissant aurions-nous pu choisir autre que le théâtre?

Une petite troupe fut constituée. Nous disposions heureusement de quelques acteurs chevronnés, d'un jazz « Le Saguet's Jazz » en constant progrès, la bonne volonté de tous ferait le reste. Tous nos spécialistes se mirent courageusement à la tâche: architectes, décorateurs, peintres, charpentiers, menuisiers, électriciens rivalisèrent d'adresse et d'ingéniosité. Pendant deux mois, les moindres recoins de notre kommando retentirent de leurs fébriles préparatifs.

Et le 24 décembre, au soir, le rideau se levait devant une salle de cent spectateurs pour la représentation de la pièce de Georges Berr et Louis Verneuil: « Le train pour Venise », comédie en 3 actes. La réussite fut complète. Le dialogue émaillé de remarques délicates et de répliques amusantes captiva l'attention des auditeurs pendant les 3 heures ½ que dura le spectacle.

Pour clôturer cette fête, un copieux réveillon préparé avec art par nos sympathiques cuisiniers, eut raison des plus solides et robustes appétits.

Les acteurs se montrèrent à la hauteur de leur rôle. A Bricout échet la tâche délicate d'incarner le seul personnage féminin de la pièce, sans conteste le plus difficile. Il sut nous montrer une Caroline fantaisiste à souhait. Destiévan tint avec brio le rôle du mari perspicace qui reconquiert sa femme. Corbeil campa avec beaucoup de sûreté le soupirant naïf et malheureux. Nieaud, dans le rôle du valet de chambre, nous amusa par la note comique de ses attitudes. Il nous présenta un Chardonne égoïste et gâteux.

Cette exceptionnelle réalisation mérite que l'on parle de ceux qui ont eu le travail ingrat de la préparation. Une mention spéciale doit être faite à Bricoux Cyrille. Les nombreuses difficultés furent vaincues grâce à ses capacités professionnelles et artistiques et son inlassable activité. Il fut brillamment secondé par nos amis Destiévan et Devallière. Notre architecte, Maxime Cauvin, nous assura le concours de son précieux talent. La scène, les décors qu'il composa furent une fête pour les yeux par l'harmonie des couleurs et la sobre ordonnance des dimensions. Nous ne pouvons malheureusement détailler les mérites, ni citer tous nos camarades qui ont si généreusement prêté leur concours. Qu'ils trouvent ici, ainsi que Coussinet, Gaborit, Lopez, Fouchet, Séguier, Bouffard, Hamon, Lemaire, Lafon, Domont, l'expression de nos vifs remerciements et de notre fraternelle amitié. Jean Saguet, chef d'orchestre, et ses musiciens, Cauvin, Cresson, Moreau, Febvay, Thelu, Bernier, Mazur, Domont et Gautheron, ont droit à toute notre reconnaissance pour leurs agréables partitions musicales.

Nous ne nous arrêterons pas en si bonne voie, et déjà un programme entièrement nouveau s'élabore pour le Nouvel-An. Enfin, le dimanche 2 janvier, nous aurons le plaisir de recevoir nos camarades de cinq kommandos voisins.

La satisfaction que reflète chaque visage à l'issue de la séance est la meilleure récompense à nos efforts, et nous sommes heureux d'avoir pu enregistrer une victoire sur le « Cafard ».

G. UTILE, Homme de confiance.

AU KOMMANDO 8040 - NIEFERN

Il est d'usage pour grands et petits de fêter, chaque année, Noël. Bien que dans notre situation cela soit pénible, nous n'avons pas voulu manquer à cette tradition.

Le groupe théâtral de notre kommando présente en cette soirée du 24 décembre 1943, un de ses meilleurs spectacles.

Notre programme commença sur le tour de chant de Charles Virlovet. Ce nouvel arrivé parmi nous fit, au cours de cette représentation, ses débuts sur notre scène. Ce grand garçon flegmatique est, de par sa nature, voué aux personnages comiques; il nous le prouva malheureusement pendant de trop brefs instants. C'est également ce camarade qui présenta notre « crochet », et sut faire la liaison avec esprit et à-propos.

Vint ensuite « Fausse Monnaie », pièce en un acte de G. D'Hervilliez et Ed. Cleyray, qui nous donna l'occasion de revoir Martin en « poivrot » sympathique. Maquillé à la perfection, il nous fit songer à Tramel dans le « Bouif ». Raymond Gasnier, en commissaire de police, eut toute l'autorité nécessaire pour ce rôle. Narcisse Lannoy, un parfait secrétaire.

Nous excusons notre ami Roger Guyon qui dut lire son texte — ce qui fut malheureusement nuisible pour son jeu. Enfin, Paul Bouchardy campa un brave « flic », agent de police « parisien » arrivant tout droit du « Périgord ».

Notre kommando a également un privilège, celui d'avoir un homme de confiance: Raymond Gasnier, qui à ses heures est chansonnier. Aussi en cette nuit de Noël, celui que nous avons désigné pour être notre chef, donna-t-il libre cours à son esprit. En possédant beaucoup, c'est avec regret que nous le vîmes quitter le plateau.

Il laissa la place à Narcisse Lannoy, que nous aimerions entendre chanter plus souvent. René Grouiller, au cours de ce spectacle, récita un poème de notre ami Jean Princes. Si autrefois j'ai été sévère pour notre camarade, dont le jeu ne cadrerait pas avec les personnages qu'il devait incarner, je dois reconnaître aujourd'hui que, le 24 décembre au soir, il fut parfait. Ce poème était dédié à une statue de bronze « récupérée » comme tant d'autres. Il fallait, pour en dégager toute la beauté, pour en faire ressortir les moindres nuances, vivre en somme ce que le poète avait écrit. C'est ce que fit pour nous René Grouiller avec simplicité et avec foi.

Notre programme se termina sur « Une Robe de Soie », pièce de Madame Henriette Charasson. Cet acte nous permit d'apprécier à nouveau deux des meilleurs artistes de la troupe, Georges Meyer, notre vedette féminine, qui à chaque spectacle est en progrès, cette fois je crois se surpassa. Il réussit à s'identifier de telle façon à son rôle, qu'il nous donna l'illusion d'avoir « changé » de personnalité. Il poussa le scrupule, puisque la scène l'exigeait, jusqu'à verser de vraies larmes.

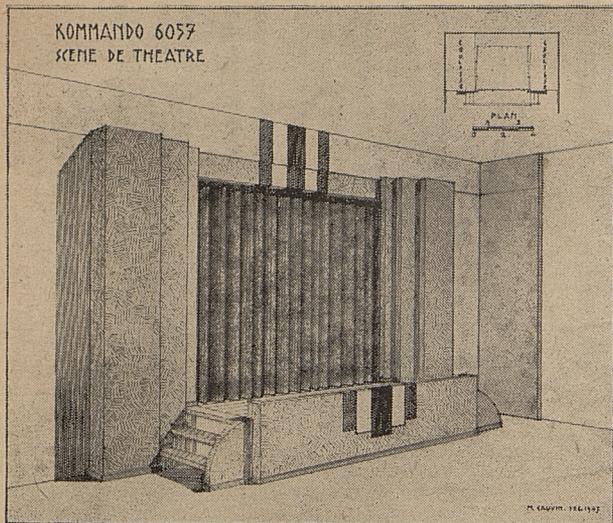
L'éloge de Paul Bouchardy, son partenaire dans cette pièce, n'est plus à faire. Ce professionnel du tour de chant et de l'opérette, silhouette en grand artiste un mari autoritaire, mais finalement vaincu par l'inévitable « Fille d'Eve ».

Je ne voudrais pas terminer cette « critique », sans mentionner le travail, la patience et le grand talent de notre décorateur, le peintre Michel Harlay, qui dès à présent prépare une exposition destinée aux œuvres des artisans de notre kommando.

Pierre DEVAUCHEL.



LES ARTISTES DU 6057



AU KOMMANDO 5207

Il-y-a-t-il un compte rendu plus simple que celui-ci?... Noël 43!... il s'agit de marquer le « coup » au kommando 5207!...

Point d'artistes!... Point de musique!... Point de salle de fêtes!... Qu'importe, le K.G. n'est jamais pris au dépourvu.

Nous choisissons la plus grande chambre de notre « Lager » composé de plusieurs pièces. Quatre tabourets, une porte démontée de ses gonds, une couverture, deux bouts de bois, quelques branches de sapin, et voilà une scène montée.

21 heures... rassemblement des 31 camarades autour de tables mises bout à bout et garnies de canettes de bière offertes par la caisse du kommando, de biscuits de tous genres offerts par la collectivité (biscuits de guerre exceptés), un superbe riz au chocolat cuisiné par nos meilleurs « marmitons » René Charmeuse et Louis Mortreuil, une boîte de confitures aux marrons extraite du dernier « colis Pétain », cinq cigarettes chacun, et voilà ce qui s'avère suffisant pour faire claquer les langues de convoitise et amener la bonne humeur parmi les convives.

Riz au chocolat, confitures, biscuits et bibine disparaissent dans les gosiers d'une façon vertigineuse.

Le ventre plein, la cigarette au bec, bien calé sur sa chaise, chacun s'apprête à écouter les roucoulements de quelques chanteurs amateurs: Jean Arijia, Louis Watteau, René Charmeuse, Gustave Capel et enfin l'irrésistible Paul Courtois dans ses imitations de présentation à la Saint-Granier.

Il s'agit de tenir la scène jusqu'à minuit; aussi tout le répertoire y passe, à l'exception cependant des chansons un peu trop « grivoises », car il y a un prêtre parmi les spectateurs.

Après de nombreux applaudissements de toutes formes: bans, contre-bans, double-bans... cette petite réunion faite de franche camaraderie prend fin, et de nombreux camarades se dirigent vers une charmante petite chapelle, montée et décorée tout exprès pour la Messe de minuit qui fut célébrée par l'aumônier de notre kommando, Monsieur l'Abbé V. Frayard.

Enfin chacun regagne sa propre chambre pour y continuer par petits groupes un réveillon si bien commencé, et quelle ne fût pas la surprise de notre « Wachmann », lorsqu'à 7 heures du matin, il se surprend à crier « sonchten » à certains camarades qui avaient encore, à cette heure matinale, les cartes en mains. Car au kommando 5207 on belote et rebelote à tour de bras.

Le compte rendu de Noël 44 sera-t-il aussi simple? Quant à moi, et je m'en excuse auprès de notre « ESPOIR », je compte bien ne pas avoir à en faire un nouveau.

Gustave CAPEL, Homme de confiance.

AUX KOMMANDOS 5029 ET 5029 A ALTENHEIM

5029, 5029 A: deux « cambuses » groupant 80 camarades forment à Altenheim un des plus gros kommandos de notre Stalag. Manifestations purement récréatives, les fêtes de Noël y connurent cette année un éclat tout particulier.

Coquettement décorés par quelques camarades: guirlandes de verdure, panneaux aux paysages de neige, pluie d'étoiles multicolores, banderoles invitant à la gaieté et à la bonne humeur, les locaux connurent une grande animation dès cinq heures du soir.

Quel joli coup d'œil! On dina vers vingt heures par petites tables. Ces dernières étaient dressées avec recherche; des chemins en branche de sapin jetaient sur l'éclat trop

vif des nappes blanches, leur parure hivernale. On mangea, non pas dans de la vaisselle plate, mais dans de la vraie vaisselle, délaissant, pour ce soir de Noël, les vieilles gamelles qui n'étaient pas dignes de recevoir de tels mets.

Je ne peux tout vous dire de ce repas à la française; pour ne pas vous mettre l'eau à la bouche, je vous ferai grâce des détails.

Minuit déjà! Le sapin resté dans l'ombre s'illumine d'un seul coup, oh! merveille. Il suscite en nous des images déjà vieilles, mais qui en nous sont toujours vivantes et belles. Il scintille, ce sapin, pour nous rappeler la naissance de l'Enfant-Dieu et aussi pour nous faire souvenir de la joie et de l'émerveillement de nos enfants quand nous pouvions les voir contempler tous les jouets et les friandises dont les avait comblés le Bonhomme Noël. Il nous rappelle aussi les Noëls de France qui nous attendent.

Une minute de silence, réclamée par Marchal, notre sympathique homme de confiance, précéda l'exécution par l'ensemble du « Minuit Chrétien » et d'autres chants de Noël.

Puis vinrent les fantaisistes, les fins diseurs, peu nombreux, hélas! Des camarades hésitants jusque-là, ne pouvant résister aux accords entraînants de l'accordéon de Marchal, Pasquiel, et du banjo de Virlet, Benoiton, s'essayèrent à quelques pas de danse, bientôt suivis de tous. Sur l'intervention du gardien, la fête cessa: quatre heures sonnaient.

Au matin, à 8 heures, le tortillard nous emportait vers Goldscheuer, où Monsieur l'Abbé Currutcharry célébrait pour nous la Messe de Noël. L'après-midi fut réservé à la vente d'enveloppes-surprises, aux courses de chevaux, à une vente à l'américaine, le tout au profit de l'Œuvre d'assistance.

Puisque la nuit de Noël est une nuit d'espérance, puisse Noël 44 nous ramener aux sapins de « chez nous ».

Le Guetteur.

AU KOMMANDO 6156

Allo! Allo! Voici un radioreportage au kommando 6156. Nous sommes actuellement dans une salle de théâtre, il y a 48 hommes qui viennent d'arriver et on va leur demander leurs impressions de la semaine... Voici justement le régisseur du théâtre; voulez-vous nous dire, s'il vous plaît, ce qui se passe ici? Voici les faits de la semaine: notre homme de confiance, pour des raisons personnelles, nous quitte, il est remplacé par un camarade sympathique et dévoué, Antoine Martinez. Je suis André Sevestre et je vous parlerai du théâtre en régisseur de ce théâtre, bien que je sois spécialisé dans les rôles féminins. Je vais vous dire l'activité de notre camarade Roger Chevalier, directeur du théâtre et compositeur de quelques petites pièces où il cherche à donner à chacun le rôle qui lui convient.

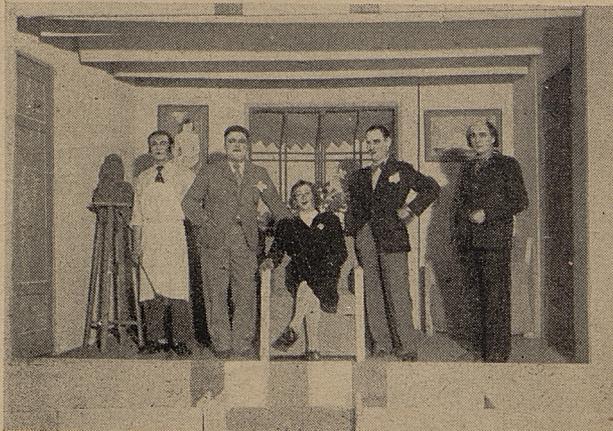
Nous avons présenté, il y a quinze jours, « Le Français tel qu'on le parle », pièce en trois actes de Roger Chevalier, qui lui-même se dépensa dans le rôle d'un riche marchand de vin soutenu honorablement par Messieurs Georges Potier dans le rôle d'un baron demi-gâteux, et de André Sevestre, la baronne cherchant à parler l'argot; si bien que pendant plusieurs jours tout le kommando argotait... Albert Gogly (Raymonde) et Henri Sibelet (Firmin) complétaient la distribution.

Dimanche dernier, une revue en douze tableaux de Roger Chevalier, avec la même troupe, auxquels venaient s'ajouter Henri Laudet, André Queyreix, Auguste Heunan et François Mollard. Pendant quatre heures, nos camarades s'en donnèrent à cœur joie.

Chaque soir, nous désignons l'un de nous pour faire le récit des faits et événements de la journée: c'est l'heure des bouteillons... puis notre fantaisiste Chevalier présente le quart d'heure de l'humour... La soirée se termine sur les doux songes de revoir notre cher pays, puisque même la nuit: ça sent si bon la France...

André SEVESTRE.

L'abondance des matières ne nous permet pas de publier le dessin humoristique de G. Tisserand, nous nous en excusons auprès de ses fidèles admirateurs.



LA PAGE RELIGIEUSE

P.V

MOT DE L'AUMONIER

Mes chers amis,

La place qui m'est réservée dans notre journal ne permet pas aujourd'hui de m'étendre longuement; je suis heureux de céder le tour à d'autres que vous n'avez pas souvent l'occasion de lire dans cette rubrique religieuse.

Je veux néanmoins vous offrir à tous mes vœux les plus fraternels pour vous et vos familles. Je les ai déjà confiés à l'Enfant-Dieu, en la nuit de Noël, en le priant d'étendre sur vous et sur tous ceux qui vous sont chers le bienfait de sa protection toute-puissante et de vous accorder la grâce d'un retour prochain dans vos foyers et dans notre cher pays de France.

Jean RICHEFEU.

MESSAGE DE NOEL

Nonciature Apostolique de France

« A nos bien-aimés prisonniers militaires et civils, à tous ceux qui attendent anxieusement de célébrer au foyer, les saintes joies de Noël. Nous envoyons, dans toute la chaleur de Noire Affection, Notre plus paternelle Bénédiction et souhaitons que la paix apportée par Notre-Seigneur soit un allègement à la peine de ceux qui sont dans le malheur, en même temps qu'un ferme espoir d'une nouvelle ère de prospérité chrétienne. »

PIUS PAPA XII.

★

M. l'abbé Rodhain, aumônier général des Prisonniers de guerre, me charge d'exprimer ses plus vifs remerciements à tous ceux qui ont bien voulu participer à la collecte du 17 octobre et qui nous ont ainsi permis d'envoyer à l'aumônerie générale de Paris la somme de 500 RM.

LA VIE RELIGIEUSE AU CAMP

Voici, une fois de plus, Noël passé loin de nos familles. On aurait pu craindre que la tristesse commune ne marquât son empreinte jusque sur la célébration même du mystère de la Nativité. Il n'en fut rien, et sans doute faut-il voir là pour tous la grâce de ce quatrième Noël de captivité.

Il n'y eut pas, c'est certain, de joie exubérante, mais quelle atmosphère de calme, de paix et de recueillement en cette messe de minuit qui nous a tous unis dans la même prière.

Elle fut merveilleusement préparée par une veillée en famille au cours de laquelle eut lieu la présentation du jeu de « Noël sur la place » d'H. Ghéon. On en lira ailleurs le compte rendu, mais une fois encore je veux remercier tous ceux à qui en revient l'initiative, et tous ceux qui ont contribué à sa réalisation. Je rends hommage à l'Esprit qui les a tous guidés et qui a groupé en une équipe fraternelle, auteurs, musiciens, chanteurs et décorateurs.

Grâce à eux, grâce à vous tous, mes chers amis, ce Noël aura été, par votre recueillement et votre ferveur, l'un des plus beaux, sinon le plus beau de notre captivité, en nous inondant de paix, de réconfort, de joie intérieure profonde, de lumière et d'espérance.

★

Le premier janvier de cette nouvelle année nous a donné d'assister dans notre chapelle à une cérémonie inaccoutumée.

Ce jour-là, entourés de leurs amis et de leurs parrains, quatre de nos camarades ont reçu des mains de l'aumônier du Stalag, pourvu d'un pouvoir spécialement accordé par le Souverain Pontife, le Sacrement de la Confirmation.

Jamais, peut-être, candidats ne furent mieux préparés tant par l'étude que, dans leurs cercles, ils avaient fait de ce Sacrement que par la veillée de recueillement et de prière qui les a réunis devant le Saint-Sacrement.

Après la messe, qui fut suivie par tous avec une grande ferveur, et au cours de laquelle les confirmands avaient tenu à communier, pour la première fois, dans notre chapelle, l'Esprit Saint prit possession plus complète de leurs âmes et imprima en eux le caractère de soldats du Christ.

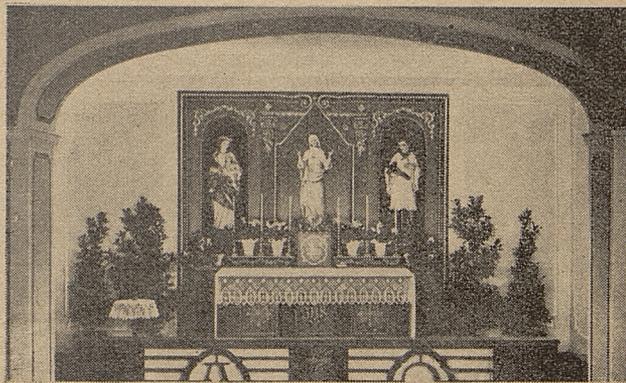
Cette cérémonie, particulièrement émouvante pour tous, marquera dans les souvenirs de notre captivité.

Pour que cette fête fût complète, une table accueillante et familiale réunit au « presbytère » tout le clergé du camp, les quatre confirmés et leurs parrains.

J. R.

LAZARET SAINTE-AGNES, FREIBURG

Comme au matériel, l'hôpital Sainte-Agnès a toujours bénéficié pour le spirituel d'un régime de faveur. Dès les débuts, il y eut, surtout parmi le personnel, une vie religieuse profonde. Les premiers Vendredis du mois et les grandes fêtes sont marqués par la Communion. A ces occasions, les malades, désireux de se rêtremper dans la vie spirituelle durant leur séjour à l'hôpital, viennent se joindre au personnel. Chacun à leur tour, les camarades se montrent empressés à servir la Messe dite chaque matin, avant la reprise du travail, par l'Aumônier de l'Hôpital.



Aux heures de liberté, on pouvait entendre les répétitions de la chorale, qui avait son maître de chapelle, son organiste et ses solistes. Elle exécutait aux grandes fêtes, à Noël et à Pâques par exemple, des messes à deux voix. Sans doute, tout n'était pas parfait dans l'exécution, néanmoins la bonne volonté et le dévouement de nos camarades nous aidèrent par leurs chants harmonieux à relever l'éclat de nos fêtes et à prier avec plus de ferveur.

Mais depuis quelques mois, notre chorale a perdu son chef, qui a été libéré, son organiste et ses solistes, envoyés dans d'autres camps au moment de la réduction du personnel. Aussi, maintenant à Sainte-Agnès, comme en beaucoup d'autres kommandos, nous prions en silence, mais avec non moins de ferveur, en attendant de retrouver l'église aimée de notre village.

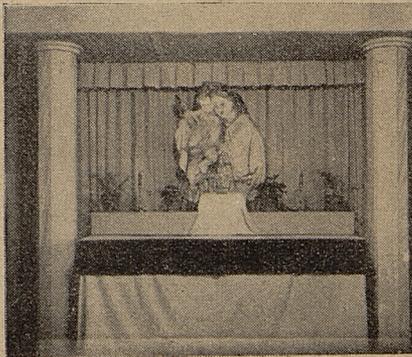
Après la soupe du soir, la prière réunit à la chapelle les camarades qui viennent se recommander au Christ et à la Vierge Marie, en attendant de pouvoir le faire en compagnie de leur femme et de leurs enfants.

De nombreux camarades connaissent Sainte-Agnès où ils ont trouvé, je pense, un peu de paix et de réconfort spirituel. Aussi j'espère que ces quelques lignes leur rappelleront quelques joyeux souvenirs.

Abbé Evariste MAITRE, aumônier de l'hôpital.

KOMMANDO 9300 - RHEINFELDEN

A Rheinfelden, avant même l'arrivée de l'aumônier, un autel avait été réalisé par un jeune fils de saint Ignace aidé des camarades du kommando.



Placé dans notre salle des loisirs, il préside à toute la vie du kommando, depuis la distribution de la soupe jusqu'aux parties de ping-pong; depuis la rédaction de la lettre du dimanche jusqu'aux magistrales conférences du samedi soir.

Il est ainsi l'image de la religion qui veut présider à toute la vie de l'homme. Tout être, étant créé par Dieu, doit remplir ici bas sa destinée et exister pour Lui. « Je suis, dit-il dans l'Apocalypse, l'Alpha et l'Oméga, le Principe et la Fin de tous les êtres.

C'est pour cela que tous les soirs, quelques camarades viennent devant cet autel pour maintenir avec Dieu, dans une fervente prière, le contact nécessaire. Deux fois par semaine, le Christ de l'Eucharistie étend ses bénédictions sur nous et sur tous ceux qui nous sont chers. Le dimanche enfin, la messe de dix heures chantée avec le concours de la chorale, soutenue par notre complaisant organiste, nous unit à toute la France priante. De plus, quelques camarades s'efforcent d'alimenter leur piété par l'étude de l'Évangile.

Ainsi, malgré l'exil, la vraie vie plane au-dessus des contingences terrestres.

Abbé Jean CAUBET, aumônier.

A PROPOS DE LA MESSE EN KOMMANDO

Une fois de plus je rappelle à tous les prêtres-aumôniers que, pour célébrer la messe dans les kommandos à proximité, ils doivent en formuler le désir aux Commandants des Compagnies dont ils dépendent.

De leur côté, les camarades désirant recevoir la visite d'un prêtre, aumônier dans un kommando voisin du leur, pourront l'obtenir par le même procédé. Renouvelez chaque fois votre demande.

UNE PAROLE POUR TOUS

D'une année à l'autre

*« La moisson est passée, l'été est fini
et nous ne sommes pas sauvés. »*

(Jérémie VIII-20)

Nous venons de franchir le seuil d'une année nouvelle. Une fois de plus, l'année écoulée, qui s'estompe déjà dans le lointain, nous a amenés comme par la main à travers les portiques de ses saisons, avec l'émotion que l'on éprouve toujours au seuil de l'inconnu, jusqu'à ce moment unique. C'est un nouveau départ, mais c'est aussi l'heure du déclin. Nous nous sentons entraînés comme dans une ronde infinie où nous retrouvons à chaque tour les mêmes points et les mêmes moments immuables et où pourtant ces points et ces moments nous semblent tout autres, parce que nous-mêmes, nous avons changé.

L'année 43 s'est entuie. « La moisson est passée, l'été est fini... » Parole bien humaine, parcelle d'âme qui s'exhale dans un regret. Cette parole de Jérémie est bien la nôtre aussi. Quelqu'un me disait: « Devrai-je encore voir, en cette année qui s'avance, venir le printemps... s'achever la moisson... s'approcher l'hiver sans espoir de délivrance? Est-ce possible, après un si long et si dur exil, que nous soyons encore retenus dans les barbelés?... » Que dire à cette âme qui exprime l'angoisse de chacun de nous qui connaissons les lourdes heures dont est tissée notre captivité depuis bientôt quatre longues années, sinon d'avouer notre impuissance à percer l'avenir... Nous sommes devant une page blanche et nous ignorons ce que Dieu y insérera ligne après ligne. Il faut nous résigner à ne rien savoir, et nous découvrons dans cette impossibilité la marque de notre condition humaine, l'aveu de notre faiblesse. Seul Dieu connaît l'avenir, et nous devons lui en laisser la connaissance. Il y a d'ailleurs dans cette ignorance où Dieu nous maintient, une marque de son amour.

Ce que nous offre le prophète dans ces paroles attristées de notre texte, ce n'est pas le sentiment parfaitement stérile de ce qu'il y a de fugitif ici-bas; il s'afflige de ce que l'année, en s'accomplissant, n'a pas amené la délivrance de son peuple tourmenté par tant de maux, notamment par la guerre; la délivrance, c'est-à-dire à la fois l'amélioration de la situation matérielle et sa transformation morale, toutes deux étroitement liées; « La moisson est passée, l'été est fini et nous ne sommes pas sauvés. » — Dans ce soupir de déception il y a un aveu et une intuition. Le prophète pensait que le temps pouvait apporter le salut. Or il ne l'avait pas amené. Saisissons cette pensée sur le temps; le temps qui s'enfuit toujours vagabond éternel, qui s'écoule sans cesse, fleuve inépuisable et qui ne s'arrête jamais.

Quant à ceux qui n'ont pas de prêtre à proximité, et ceux de la région d'Offenburg, ils peuvent adresser leur demande, par l'intermédiaire de l'Homme de Confiance, à l'Aumônier du Stalag.

C'est très simple, il suffit d'y penser. Je serai reconnaissant envers les hommes de confiance qui voudront bien corriger cette négligence.

Voici la liste des prêtres répartis dans les kommandos du Stalag:

Adnet, Alfred, Lazarett Rastatt
Allain, Joseph, Bau-Bataillon V
Arréguy, à Niefern, kommando 8040
Berret, Julien, à Bad Peterstal, kommando 6101
Brousseau, Xavier, à Hornberg, kommando 6061
Caubet, Jean, à Rheinfelden, kommando 9300
Chauvin, Marcel, à Emmendingen, kommando 8905 A
Curutcharry, Jean, à Goldscheuer, kommando 5006
Dalmières, à Pforzheim, kommando 8043
Durand, Lucien, Lazarett Rastatt
Frayard, Victor, à Bruchsal, kommando 5207
Irrigoin, Jean-Pierre, à Rust, kommando 5011
Legros, Théophile, Lazarett Rastatt
Maître, Évariste, Lazarett St-Agnès, Freiburg
Meurice, Bernard, à Diersburg, kommando 6005
Potel, Jean, à Pforzheim, kommando 8053
Usinier, André, à Bühl, kommando 5525

Chacun de ces prêtres doit adresser régulièrement et au début de chaque mois, au service « Betreuung », la liste des kommandos qu'il a visités au cours du mois précédent.

Il dépend donc, dorénavant, de vous d'avoir le secours de leur ministère. Je souhaite que personne n'en soit privé, et pour la gloire de Dieu et pour le plus grand bien de nos âmes.

Espérons d'ailleurs que vous irez tous bientôt prier Dieu, dans l'église de chez vous, en la douce France.

Nous sommes tous à attendre quelque chose de la vie. Toujours nous demandons quelque chose au temps qui vient. Et en fait ne nous a-t-il pas apporté beaucoup de choses?... Quoi donc, et que nous en reste-t-il?

Le temps nous a prouvé que Dieu nous épargne en nous refusant la connaissance accablante de l'avenir. C'est dans l'épreuve que s'éclaire la parole de Jésus: « A chaque jour suffit sa peine. » Dieu par amour ne veut pas que le fardeau de l'homme soit trop lourd à porter tout à coup. Songez un peu à ce qu'eût été notre désespoir si en juin 40 il nous avait fallu savoir que la captivité se prolongerait? Alors que supportée jour après jour, l'espoir nous soutenant, la peine en a été moins lourde. Par cette prescription, le Maître nous enseigne de vivre pleinement chaque journée sans chercher à connaître ce qui se passera demain. Le temps où nous vivons et son incertitude angoissante rendent toujours plus nécessaire cette souveraine parole du Christ, car nous ne sommes pas spirituellement faits pour porter des fardeaux. C'est pourquoi, dès que l'homme veut assumer une responsabilité qui ne lui appartient pas, dès qu'il veut conduire sa vie au lieu de la laisser conduire par Dieu, il est dépassé. Refusons donc de nous laisser troubler par l'avenir et limitons volontairement notre regard au jour présent, comme le Christ nous le conseille. Les heureux jours apporteront la fraîcheur de leur surprise. Les jours malheureux seront là bien assez tôt sans que nous ayons à nous en préoccuper à l'avance.

On pourrait croire, après cela, que le chrétien peut, dès lors, facilement se caractériser par l'insouciance, l'indifférence aux choses à venir en prenant la vie comme elle vient. Non, s'il limite sa vision, c'est lorsqu'il s'agit de la peine, de la difficulté, de la souffrance. Mais il regarde au contraire vers l'avenir avec confiance lorsqu'il songe à la grâce de Jésus-Christ, car pour lui le temps c'est quelque chose qui peut apporter le salut.

Si nous voulons être de ceux dont la délivrance visite, il faut que nous soyons aussi de ceux auxquels le temps a apporté quelque chose d'une telle valeur, d'une telle puissance qu'ils sont désormais affranchis de la hantise du temps qui passe, parce que précisément, le temps leur a apporté quelque chose d'éternel, c'est-à-dire de bienfaisant, de vivifiant, qui a surgi dans leur être intérieur et y demeure; bien précieux qu'on garde dans son cœur et vers lequel on tourne sa pensée aux heures d'orage; trésor inaltérable qui console de tout ce que l'on voit s'altérer ici-bas.

Au seuil de cette année, nous voulons nous remettre entièrement à la grâce du Seigneur. Nous voulons prier de nous accorder dans cette année, la joie de la libération et du revoir. Nous voulons accepter de Lui remettre toute notre vie afin de pouvoir dire un jour, avec un accent d'humble et de victorieuse reconnaissance: « La moisson est passée, l'été est fini. Mais... je suis sauvé. »

Jérémie LERAT.